

## LE CORPS ET L'ÂME/BODY AND SOUL

### L'imaginaire du « corps-institution » dans la prose romanesque de Michel Houellebecq

Denis Adrien ATANGANA NGONO<sup>1</sup>

#### **Abstract**

*The purpose of this study is to show, based on the romantic writing of Michel Houellebecq, that the human body has acquired new properties which make it an enterprise in its own and therefore an institution. What G.Wallet (2003) designates by 'body-institution' because, through the enterprise of his body, the individual governs himself to exist in the economic world and influences the economic system through activities that are more or less profitable. This study would like to question the mentalities of recognition and potential in the economic system. Based on the thematic criticism of Jean Pierre Richard (1961) which deals with the theme and its reasons, associated with the sociopoetics of G. Molinié and A. Viala (1993) which establishes the relationship between esthetics and ideology, we will show the configuration of the body of writing, will analyse its textual representatives and will arrive at the conclusion that the imagination of the 'body-institution' is the expression of a new state of capitalism of vulnerabilities.*

**Keywords:** *imaginary; body-institution; the enterprise; capitalism; vulnerabilities*

**DOI:** 10.24818/DLG/2024/41/13

#### **Introduction**

**L**a littérature de l'extrême contemporain offre un imaginaire particulier du corps-objet qui renvoie à l'idée d'un corps malléable et extensible faisant l'objet de reconnaissance et de valorisation diverses. Dans cette veine, le corps humain s'octroie de nouvelles propriétés qui sont évidemment en phase avec les valeurs de la société « post-industrielle » qu'on pourrait appréhender comme « une société de services, mais, plus directement encore, c'est le libre-service [recommandé] par les ondes radieuses de la séduction ». (G. Lipovetsky, 1989 : 25) Selon ce

---

<sup>1</sup> Denis Adrien Atangana Ngono, Université de Bertoua, Cameroun, adrientangana@yahoo.fr

dernier, la séduction tend à devenir le processus général réglant la consommation avec comme conséquence, le processus de la personnalisation, la prédominance de la sphère privée, c'est-à-dire le corps. Une telle fixation sur le corps qui, selon Guillaume Wallet(2023), « possède désormais un statut particulier de valeur marchande et de régulateur du système économique » a amené ce dernier à forger le concept de « corps-institution » afin d'expliquer son intégration au fonctionnement d'un régime d'accumulation et d'un mode de régulation propre au capitalisme. Ce faisant, les textes romanesques de Michel Houellebecq laissent indiscutablement entrevoir cette perception du corps comme moyen de différenciation et de discrimination socio-économique. Ainsi, sous quelles modalités scripturaires se décline l'imaginaire du corps dans la prose romanesque de Michel Houellebecq ? quels en sont les nouveaux critères de sa reconnaissance voire de sa valorisation ou de son rejet ? Quelle est la vision du monde inspirée de cette représentation du corps dans la fiction de l'écrivain ?

Pour répondre successivement à ces questions, nous nous sommes appuyés sur le postulat de base de la critique thématique, selon lequel l'œuvre d'art n'est pas statique, mais dynamique et liée à la notion de conscience créatrice, d'inspiration, de pacte entre un moi et le langage. Dans cette perspective, la méthode thématique de J.P. Richard (1961) nous a semblé plus appropriée car elle suggère une macrostructure : thème, motif, paysage. Afin de faire une lecture idéologique du thème, le travail s'adosse sur la sociopoétique de G Molinié et d'A. Viala (1993) qui permet d'établir une corrélation entre l'esthétique et l'idéologie, en reconnaissant l'impact du contexte historique et social dans la production textuelle. De ce fait, l'étude s'organise en trois étapes : la mise en évidence du thème du « corps-institution » dans la texture, la description de ses modes de perception dans le système économique et la valeur idéologique qui en découle.

### **1. La thématique du « corps-institution » chez Michel Houellebecq**

Le « corps-institution » est une thématique manifeste dans la fiction houellebecquienne. En d'autres termes, le corps humain est présenté à des propriétés qui expliquent le fonctionnement de l'environnement social auquel il est lié. A partir des actions du corps, les personnages influencent le système économique (l'accumulation du capital, le profit). Pour

reprendre G. Wallet (2023), par « l'entreprise » de son corps, l'individu se gouverne pour exister dans le monde économique, marqué par des rapports sociaux et politiques ». Cela est une réalité mieux un truisme dans les romans de Houellebecq. En effet, les activités du corps sont encadrées par des règles que la structure économique impose à l'individu afin de rendre son corps rentable. A partir de ces considérations, nous avons une catégorisation et une division des corps dans le circuit économique. D'un côté, le corps-capital et de l'autre, le corps avili, démodé. A travers le roman *Plateforme*, la thèse de l'échange des misères est traduite.

Au Nord, on souffre de la misère sexuelle, de la solitude et de la masturbation. « D'un côté, tu as plusieurs centaines de millions d'Occidentaux qui ont tout ce qu'ils veulent, sauf qu'ils n'arrivent plus à trouver de satisfaction sexuelle » ; « ils cherchent sans arrêt mais ils ne trouvent rien, et ils en sont malheureux jusqu'à l'os » ; « la quasi-totalité des Occidentaux adultes vivent dans un état de manque permanent ». (Plat., pp. 250-251)

Par contre, au Sud, c'est le chômage et le sous-emploi qui affecte les masses. Crever de faim est évidemment différent de crever de désir. Et, on ne le dira jamais assez, la misère économique est bien plus terrible que la misère sexuelle. Des individus se livrent à des travaux pénibles pour gagner leur pitance. Le narrateur décrit cette situation malheureuse des jeunes : « [...] plusieurs milliards d'individus qui n'ont rien, qui crèvent de faim, qui meurent jeunes [...] et qui n'ont rien à vendre que leur corps, et leur sexualité intacte ». (Plat., p. 252) C'est une situation d'échange des misères qui s'y développe par ce que P. Varrod (2001 :110) nomme le cycle de « l'argent-roi » et « la logique marchande qui imbibe toutes les activités humaines ».

A partir de cette isotopie du corps dans l'écriture comme un organe de régulation du système économique, nous sommes édifiés sur le concept de « corps-institution » que cette étude met en exergue. C'est un corps qui a une plus-value dans l'espace de consommation et dont les performances physiques sont imbattables et incomparables, suivant la présentation des critères économiques qui s'ensuivent.

## **2. Les motifs du « corps-institution » dans les récits**

Les romans de Houellebecq offrent une réelle opportunité d'un cours d'économie politique du corps. Dans *Plateforme*, les cadres du

marketing accompagnent l'extension planétaire de la logique économique à travers le tourisme sexuel. C'est l'extension du domaine de l'économie qui investit une marchandise particulière, le sexe, pour s'appliquer à une échelle mondiale. D'ailleurs, Houellebecq fait dire à son personnage Michel : « Je ne voyais aucune objection à ce que la sexualité rentre dans le domaine de l'économie de marché ». (Plat., p. 306) Du fait de cette intégration du corps sexué dans le système économique, des valeurs marchandes lui sont reconnues afin de permettre ou de perpétuer la logique de différenciation des corps.

### 2.1 Le corps-capital : objet de production et de consommation

Le corps est perçu comme une ressource que chaque individu peut utiliser dans le processus de production comme outil, en vue de produire un autre objet. Il devient d'abord une ressource que l'on peut chercher à produire « pour elle-même ». Ainsi, « avoir » un corps est assimilable à un prix sur les différents marchés : le marché du travail, le marché symbolique des interactions sociales, le marché du choix du conjoint/de la conjointe entre autres. Dans Plateforme, les artistes, les sportifs, les mannequins échangent talent, force ou beauté contre l'argent. La beauté est devenue « une valeur monnayable, narcissique ». Le narrateur ne se fait pas prier pour souligner que : « les critères de choix sexuel sont antidémocratiques tant qu'ils reposent sur la beauté, « sur la jeunesse, l'absence de handicap et la conformité aux normes de l'espèce ». (Plat., p. 325) Cela pour montrer que le corps a acquis un statut central dans notre existence. Il constitue le bien à chérir par exemple, il est même « le plus bel objet de consommation » (Baudrillard, 1970).

En outre, le corps masculin est décrit dans *Les Particules élémentaires* comme un objet de jouissance dont le pouvoir de séduction est irrésistible. Quand Janine rencontre le père de Bruno, Serge Clément, il est pris comme le garant de plus de pouvoir et de plus de jouissance. C'est pourquoi elle n'hésite pas à rencontrer d'autres hommes afin de se faire consommer au maximum. Janine, mère, mais femme libertine ne s'arrête pas dans l'enclos de la vie familiale. Elle rejoint des Américains de passage en France, des « communautés, [...] basées sur la liberté sexuelle et l'utilisation des drogues psychédéliques, censées provoquer l'ouverture de la conscience ». (P.E., p. 36.) Cette recrudescence du féminisme radical a fait du corps ce par quoi l'on tient l'homme, sa vérité et son destin.

Dans le même ordre d'idées, Bruno se lance à la quête d'un corps performant aux attentes du plaisir charnel. Sa pensée était fixée sur son corps car c'était lui qui lui donne l'image de la vie. Ainsi, se maintenir en vie, c'était synonyme d'entretenir son corps et rencontrer le corps de l'autre. Le narrateur remarque que : « [Bruno] allait régulièrement au Gymnase Club, et franchement, pour un homme de quarante-deux ans, il ne se trouvait pas si mal ». (P.E., p. 59) Puis, il nourrissait ses envies du corps par la jouissance frénétique d'images pornographiques de films, par l'habitude de fréquenter des prostituées. Aussi rocambolesque que cela puisse paraître, une chose est sûre. C'est la place centrale qu'occupe le corps dans le système qui les encadre. Il y a un certain type de corps dans certains métiers pour viser une embauche ou un meilleur salaire, comme on peut valoriser un certain type de corps pour attirer un partenaire sexuel. Bref, l'économie du corps semble articuler la loi de l'offre et de la demande.

Il est donc d'une évidence irréfutable que cette quête du corps capital s'inscrit dans le fonctionnement du mode de régulation capitaliste caractérisé par la centralité de l'investissement en « capital humain », qui inclut la santé et l'apparence de la santé. (Parsons, 1937) Cependant, l'inconformité aux normes socialement cautionnées et la vieillesse concourent inexorablement à l'exclusion du système économique.

## 2.2 Le corps asexué ou déchet : objet de rejet et d'exclusion

La consommation du corps comme ressource économique entraîne des méthodes de discrimination et de disqualification des autres déjà tombés en décrépitude, considérés comme corps-déchet. Dans *Les particules élémentaires*, l'on décrit des personnages, féminins comme masculins, ayant quarante ans et un hiatus avec leurs corps. Les deux frères, Michel et Bruno, sont décrits comme confrontés au corps : corps de l'autre, corps propre (de soi). Ils sont tous en baisse de performance et de vitalité car victimes de la quarantaine. Dans un tel contexte, Michel est perçu comme une première victime : « Il venait d'avoir quarante ans : était-il victime de la *crise de la quarantaine* ? [...] Le narrateur souligne que la « crise de la quarantaine » est souvent associée à des phénomènes sexuels, à la recherche subite et frénétique du corps de très jeunes filles. Et que dans le cas de Djerzinski [Michel], (je souligne) ces considérations étaient hors de propos : sa bite lui servait à pisser, et c'est tout ». (P.E., p.23) Pour Bruno, c'était sûr : « Bruno, lui, était certainement victime de la *crise de la*

*quarantaine* » ajoute le narrateur. Pour camoufler cet état de chose, souligne le narrateur :

« Il portait des imperméables en cuir, se laissait pousser la barbe. Afin de montrer qu'il connaissait la vie, il s'exprimait comme un personnage de série policière de seconde zone ; il fumait des cigarillos, développait ses pectoraux ». (P.E., p. 23) Le fil conducteur de ces différents cas est qu'à la quarantaine, le corps est à son déclin économique.

Par ailleurs, Janine, la mère de Michel et de Bruno, subit elle aussi le même sort. Elle qui est décrite comme une libertine qui connut la vie sans limites, la jouissance dans la souffrance, le mal dans le bonheur, vit aujourd'hui derrière un visage ridé. Chez elle, on découvre la figure féminine qui efface les limites du corps : son corps désiré, animé d'une pureté amoureuse, objet d'un érotisme insensé et presque divin, se transforme en déchet, en reste humain, répulsif jusqu'à l'état animalier le plus rejeté : un être terreux, asexué. De manière parallèle, le corps de la grand-mère de Bruno est présenté dans un état répugnant et dégoûtant : « [...] il avait honte en voyant cette petite femme vieille, cassée, sèche, qui le prenait par la main » (P.E., p. 40). Des relations tendres et dévouées, à la fois déchirantes, les liaient, et il ne se serait pas passé de sa chaleur maternelle, qui finissait par lui manquer. « Le dimanche matin elle [la grand-mère] se levait un peu plus tard ; il allait dans son lit, se blottissait contre son corps décharné. Parfois il s'imaginait armé d'un couteau, se relevant dans la nuit pour la poignarder en plein corps ; il se voyait ensuite effondré, en larmes, devant son cadavre ; il s'imaginait qu'il mourrait peu après ». (P. E., p. 47) Et, pour finir avec cette peinture ubuesque des corps, Michel et Annabelle, au crépuscule de leur jeunesse, tombent tous dans la déchéance physique. Michel, précise le narrateur, « [...] se sentait blanchâtre, minuscule, répugnant, obèse ». (p. 56) Puisque son corps représenterait la souffrance du monde, la vie de Michel tournait aussi autour de la perception du corps du seul être aimé. Malheureusement, celle-ci est animée par le même syndrome. Son corps aura perdu la valeur marchande au fil de l'âge. Une différence s'établit entre leurs premières rencontres de jeunesse et leurs retrouvailles, vingt ans après. Au départ, Annabelle, était perçue comme la métaphore d'un corps lorgné qui fait partie de son époque : Beauté plastique, sans défaut, fantasmée. Mais, quelques années, plus tard, elle est devenue l'ombre d'elle-même. C'est à ce moment qu'elle banalise les idéaux d'un corps rêvé, instrumentalisé. Tout se meurt, pourrait-on dire. Mais, le constat est irréfutable. Chez Michel

Houellebecq, c'est le cycle de séduction et de la rencontre des corps. Rien d'autre. Le narrateur laisse comprendre qu'à la rencontre de Michel, Annabelle crut qu' « elle se trouvait en présence du *grand amour* ». (P.E., p. 56). Mais, c'était la grosse désillusion.

Aussi, on pourrait inférer que, comme dans les investissements, l'entreprise corporelle n'échappe pas à une portion de risque de destruction de soi ou de déchéance irréversible. C'est le cas d'Annabelle qui exprime, dans une lucidité inouïe, les regrets de s'être considérée comme un objet de désir. On peut s'en apercevoir dans ses confidences à Michel : « Même la sexualité a fini par me dégoûter ; je ne supportais plus leur [des hommes, je souligne] sourire de triomphe au moment où j'enlevais ma robe, leur air con au moment de jouir, et surtout leur muflerie une fois l'acte accompli. Ils étaient minables, veules et prétentieux. C'est pénible à la fin, d'être considérée comme du bétail interchangeable – même si je passais pour une belle pièce, parce que j'étais esthétiquement irréprochable, et qu'ils étaient fiers de m'emmener au restaurant. » (P.E., p. 233).

A écouter Annabelle, tout est vanité. Tout passe ; rien ne demeure. Son corps, autrefois, outil de performance, ne reste que son dernier espoir, quelque chose pour s'accrocher à la vie et essayer d'être heureuse. Elle veut un enfant, du moins elle le demande. Annabelle insiste : « Fais-moi un enfant. J'ai besoin d'avoir quelqu'un près de moi ». (P.E., p. 274) Cet aveu de dégoût et déplaisir du corps nous amène à souligner une autre image du corps, moins reluisante dans cette geste romanesque.

Dès lors, pour échapper à cette dynamique d'exclusion sociale au marché symbolique des interactions sociales, du travail ou du choix d'un partenaire, beaucoup de personnages recourent à ce que G. Wallet (2023) appelle « la médicalisation de l'existence ». Selon lui, « La médicalisation de l'existence signifie que la médecine, en tant que discipline scientifique, exerce une autorité centrale dans la régulation de la vie des individus, et donc dans leur consommation du corps ». (G. Wallet, 2023 : 65) Spécifiquement, cela se concrétise par un recours au savoir médical dans la recherche des facteurs de santé et de mise en scène sociale de la santé la « santé apparente ». A partir de ce schéma, même la médecine rentre dans la logique marchande de ses services. Elle n'a donc plus seulement une fonction de traitement et de prévention, mais aussi de confort. Ainsi, des individus deviennent des véritables acteurs de médecine et donc « porteurs de tout le système » (Parsons, 1937), participant alors à sa reproduction. A leur échelle, ils développent des formes d'automédication qui ne leur sont

pas seulement bénéfiques, mais également à tout le système économique dans son ensemble. L'on comprend pourquoi « [Bruno] allait régulièrement au Gymnase Club, et franchement, pour un homme de quarante-deux ans, il ne se trouvait pas si mal ». Bien qu'étant « [...] certainement victime de la *crise de la quarantaine* », Bruno réussissait à camoufler cet état de chose par des moyens cosmétiques, comme le souligne le narrateur : « Il portait des imperméables en cuir, se laissait pousser la barbe. Afin de montrer qu'il connaissait la vie, il s'exprimait comme un personnage de série policière de seconde zone ; il fumait des cigarillos, développait ses pectoraux ». (P.E., p. 23) Ce qui montre l'influence du système idéologique sur le comportement social du personnage. A ce titre, l'entreprise du corps apparaît comme un organe symptomatique du nouveau système économique dont il met en évidence. En effet, selon le postulat de Molinié et de Viala (1993 : 150), le chercheur a pour mission de déceler la logique de l'échange entre le texte et son référent contextuel. Il doit, pour reprendre ces théoriciens, « découvrir, décrire et mesurer les effets logiques qui supposent une mise en jeu des façons de juger des catégories de pensée, de sensibilité qui sont bien esthétiques et en cela même idéologique ».

### **3 De l'imaginaire du « corps-institution » à l'expression du « capitalisme des vulnérabilités »**

Le « capitalisme des vulnérabilités », que développe G Wallet, (2023) apparaît comme le nouvel état du capitalisme<sup>2</sup> qui accentue des inégalités à partir de la sphère privée. En reprenant à son compte les brillantes analyses théoriques de (Piketty, 2013), il fait observer que la nouvelle dynamique d'accumulation du capital et de la recherche du profit intégrant le corps affecte sa considération sociale du fait des discriminations qu'elle engendre. D'un côté, en créant un idéal du « bon »

---

<sup>2</sup> Selon les périodes ou les situations, le capitalisme est susceptible de revêtir des formes très diverses (un capitalisme de marché, un capitalisme financier, un capitalisme d'Etat, etc.), avec des conséquences très différentes sur le corps. Si le capitalisme industriel, intensif en main d'œuvre, le corps est au cœur de la réussite de la production, à l'heure des réseaux sociaux où l'on s'expose en permanence et où l'instantanéité prime pour catégoriser et valoriser les individus, le corps est cette « matière » que l'on affiche et que l'on met en scène en premier. L'on note allègrement par la suite que, depuis les années 1980, on a assisté à la progression d'un capitalisme néolibéral sacralisant les libertés individuelles, notamment à travers la valorisation de l'entrepreneuriat.

corps qui se veut musclé, débarrassé du gras visible, flexible en mouvement, celui-ci apparaît est à la fois comme le reflet et le véhicule du « nouvel esprit du capitalisme » (Boltanski & Chiapello, 1999) : autonomie, adaptabilité, polyvalence, mobilité, capacité à fonctionner en réseau, dépassement, efficacité, rentabilité. D'un autre côté, on l'oppose au « mauvais » corps c'est-à-dire gras, obèse ou handicapé qui est contre-productif. Cette opposition du même pour des raisons économiques de rentabilité nous amène indiscutablement dans la logique du capitalisme qui systématise des inégalités. C'est en raison de ce facteur que nous pensons que la représentation du corps chez Houellebecq comme objet de la valeur marchande symbolise in extenso, ce que Wallet désigne comme l'ère du « capitalisme des vulnérabilités ».

De son point de vue, les vulnérabilités se comprennent comme des situations de vie dans lesquelles l'individu manque de ressources (économiques, sociales, de santé, etc.) pour affronter ces situations de vie et mener une existence inclusive à la société. Par cette définition, l'idée de vulnérabilité ne peut être comprise que dans son rapport d'opposition et de puissance. Autrement dit, la situation de vulnérabilité ne peut être pensée sans la force qui la sous-tend, sans « le jeu mouvant de forces et de fragilités qui, tour à tour, s'affrontent, s'équilibrent et se surmontent ». (Ch. Gardou, 2014 :11) En d'autres termes, elle se concrétise dans une situation contrariée de manque et d'abondance qui s'affronte. A l'ère de l'individualisme, aucun mécanisme ne vient réguler le système des valeurs. Seuls ceux qui sont riches, jeunes et beaux, peuvent s'offrir une sexualité vraiment épanouissante. Houellebecq, à travers l'extension du domaine de la lutte démontre : « En système économique parfaitement libéral, certains accumulent des fortunes considérables ; d'autres croupissent dans le chômage et la misère. En système sexuel parfaitement libéral, certains ont une vie érotique variée et excitante ; d'autres sont réduits à la masturbation et la solitude ». (p. 100) Cet extrait illustre à souhait la situation de vulnérabilité qu'engendre le capitalisme de notre époque.

Toutefois, la vulnérabilité peut aussi se comprendre autrement. Selon P. Ricoeur (2001 : 226), elle est loin de représenter une faiblesse à laquelle il faudrait impérativement remédier, mais constitue plutôt « une autre manière d'être-au-monde ». En d'autres termes, le soi, l'*ipséité*, s'atteste dans la gamme diversifiée de ses pouvoir-faire : parler, raconter, se soumettre à l'imputation. L'homme s'affirme d'abord dans l'exercice de ses capacités avant d'expérimenter sa non puissance qui le place dans un état

de précarité. Dans un article de Ricoeur (2001), intitulé « Autonomie et vulnérabilité » cité par Maude Déry (2019 : 152), cette dernière traite de différentes figures de la vulnérabilité dont, entre autres, la non-maîtrise du sujet-parlant à l'égard du langage qu'il utilise (son incapacité à dire qui le place dans une situation d'exclusion communautaire), la maladie, le vieillissement et les infirmités, de même que la marginalisation sociale. Allant, dans le même sens, il ressort chez Houellebecq, deux formes de vulnérabilités auxquelles font face ses personnages.

D'une part, les vulnérabilités liées au chômage, au sous-emploi ; et, d'autre part, celles relatives à la santé physique et à l'âge. C'est donc reconnaître en quelque sorte que la vulnérabilité se manifeste dans un rapport avec l'altérité, dans l'impossibilité d'agir en face de l'autre. Pour Levinas, se rendre *vulnérable* signifie être *exposé* à Autrui, souffrir par lui, être *inquiété* par lui. Cette souffrance, en plus de remettre en question la jouissance, annihile le désir pour le sujet de persévérer dans son être, de se reconnaître une identité. De ce fait, il découle un rapport de proximité dans lequel l'ordre de l'intentionnalité est inversé : un rapport entre une subjectivité incarnée (un soi affecté par l'autre) et un autre devenu altérité, extériorité (ce que Levinas nomme le Visage). (Levinas, 1990 [1974] : 141).

D'une manière générale, à l'ère du capitalisme des vulnérabilités, la fascination se rapporte autant au corps vital, charnel, dénudé ou non, que sur les corps-déchets. C'est également l'ère du capitalisme sauvage qui ruine le corps en le ravalant à l'objet marchand qui s'use et s'auto-détruit et s'auto-flagelle.

### Conclusion

Au demeurant, nous pouvons dire que Houellebecq opte pour une représentation bigarrée et contrarié du corps qui non seulement subit des transformations en vue de répondre aux attentes du marché de séduction, mais, qui, au fil du temps, se dégrade en déchet, en objet d'exclusion du système économique. Dans cette transposition du système économique, le corps qui s'érige en une superstructure se soumet aux lois de l'économie de marché en termes d'attractivité, de séduction et de performance, gage de sa reconnaissance et de sa valorisation. En cela, il s'oppose à celui vieilli ou handicapé et donc non-compétitif et non rentable économiquement parlant. Cette discrimination du corps pour des raisons économiques apparaît comme la matérialisation de l'influence de l'idéologie néolibérale qui ravale

les individus en objets marchands. Ce système idéologique entraîne un système d'inégalités, rend des individus vulnérables et les expose à une lutte sans merci tout au long de leur existence. Ainsi, sa représentation est synonyme de son procès sous la plume de Michel Houellebecq. A ce titre, il dénonce, d'une part, l'extrême perversité d'un système économique libéral avide, permettant que dans une société postindustrielle certains accumulent des fortunes considérables et que d'autres croupissent dans le chômage et la misère. Aussi dénonce-t-il les dogmes obscurantistes de ce système qui impose et contraint au dépassement de soi, à la modification de son espèce, de son identité biologique afin de répondre aux attentes du monde de l'entreprise. Pour finir, Houellebecq s'emploie à dénoncer ce système de réification des individus, de marchandisation du corps qui rend la condition humaine dévoyée.

### Bibliographie

1. BAUDRILLARD, Jean, (1970), *La société de consommation*, Gallimard, Paris.
2. BOLTANSKI, Luc, & CHIAPELLO, Eve, (1999), *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Gallimard, Paris.
3. GARDOU, Charles, (2014), *Pascal, Frida Kahlo et les autres... ou quand la vulnérabilité devient force*, Érès (Connaissances de la diversité), Toulouse.
4. HOUELLEBECQ, M. (1994), *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Maurice Nadeau.
5. 1998, *Les Particules élémentaires*, Flammarion, Paris.
6. 2001, *Plateforme*, Flammarion, Paris.
7. 2005, *La Possibilité d'une île*, Fayard, Paris.
8. LASIDA, Elena (2013), « La fragilité en économie : chance ou menace ? », in Mary Balmory [dir.], *La fragilité : faiblesse ou richesse ?* Albin Michel, Paris, pp. 51-70.
9. LEVINAS, Emmanuel (1990b [1974]), *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, (biblio/essais, N° 4121), Librairie générale française, Paris.
10. MOLINIE, Georges et VIALA, Alain, (1993) *Approche de la réception, sémiostylistique et sociopoétique de CLézio*, PUF, Paris.
11. PIKETTY, Thomas, (2013), *Le capital au XXIe siècle*, Seuil, Paris.
12. RICOEUR, Paul (2001a), « Autonomie et vulnérabilité », in *Le Juste 2*, Esprit, Paris, (Philosophie), pp. 85-106.

13. RICOEUR, Paul (2001b), « Exercices », in *Le Juste 2*, Esprit (Philosophie), Paris, pp. 215-226.
14. RICHARD, Jean-Pierre, (1961), Introduction à l'univers imaginaire de Mallarmé, Seuil, Paris.
15. VARROD, Pierre, (2001), « Michel Houellebecq : Plateforme pour l'échange des misères mondiales », in *Esprit*, 212, N° 279, Paris, pp. 96-117.
16. WALLET, G., (2023), « L'économie politique du « corps-institution » dans le capitalisme du 21e siècle : une approche par la théorie de la régulation », in *Droit, Santé et Société*, 2023/1 (N° 1), Editions ESKA, Paris, pp. 63-69, (2020) *Economie politique du genre*, De Boeck, Louvain-La Neuve.